

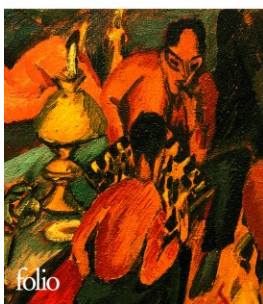


« Nabokov décrit la naissance d'une psychose infantile »

Chaque mois, Carnet Psy donne carte blanche à un clinicien pour nous présenter, à la première personne, sa rencontre avec une œuvre importante à ses yeux. Paul Denis a choisi un roman de Nabokov, La Défense Loujine.

Vladimir Nabokov

La défense Loujine



La Défense Loujine est un roman sur un génie des échecs. À titre personnel, je n'ai jamais été autre chose qu'un éternel débutant aux échecs mais les joueurs d'échecs fous, comme Bobby Fischer, m'ont toujours beaucoup intéressé. A leur sujet, Ernest Jones a d'ailleurs écrit un très bel article qu'il a appelé *Le cas de Paul Morphy*. Paul Morphy jouait au milieu du XIX^e siècle, c'était un joueur absolument génial, au point que les grands champions redoutaient de le rencontrer. Le refus de Staunton, considéré alors comme meilleur joueur du

monde, de le rencontrer, aurait été l'une des causes de sa décompensation. Il s'est arrêté très tôt puis s'est complètement désorganisé encore jeune, s'est mis à délirer — sur un mode paranoïaque, dit Jones — avant de finir sa vie dans une maison de santé où il marchait de long en large en psalmodiant tout le temps la même phrase « Il plantera la bannière de Castille sur les murs de Madrid au cri de Ville gagnée et le petit Roi s'en ira tout penaud ».

Disons d'abord qu'il n'y a aucun rapport entre la psychanalyse et le jeu d'échec. C'est même le contraire. Il n'y a rien de mathématique et rien de calculé dans une cure. Une cure analytique, c'est une improvisation permanente : il n'y a pas deux personnes semblables, il n'y a pas deux cas identiques, et la même interprétation donnée à deux personnes différentes aura deux valeurs différentes. Du reste, à la fin de la préface de son roman, Nabokov se moque un peu des psychanalystes et de Freud qu'il appelle le « charlatan de Vienne ».

LE SURINVESTISSEMENT DES ÉCHECS

Ce qui m'a passionné dans ce roman, c'est à quel point Nabokov est capable de raconter l'histoire d'une psychose infantile qui évolue d'abord dans le sens d'une capacité géniale pour les échecs puis sombre dans le délire. *La Défense Loujine* raconte le destin d'un enfant instable, fugueur, insupportable, capricieux et agressif dont la mère est terriblement déprimée. Un jour, découvrant une liaison entre sa tante et son père, l'enfant Loujine se réfugie dans le jeu d'échecs, s'y enfonce plutôt, et devient un grand joueur d'échecs jusqu'à confondre sa vie avec une partie d'échecs. Il est peu à peu envahi par le délire et connaît une fin tragique. Je n'ai pas vu la récente série de Netflix, *The Queen's Gambit*, mais je crois comprendre qu'elle se rapproche de ce roman.

En lisant ce roman, on pense aux enfants qui, pour rester organisés, surinvestissent un domaine particulier. Ils peuvent par exemple investir le calcul du calendrier et, comme cela n'a d'intérêt pour personne, ils s'enferment là-dedans et cessent de communiquer. Ces enfants luttent contre une angoisse terrible en surinvestissant quelque chose. *Grosso modo*, le destin de l'excitation libidinale est de s'investir sur différentes personnes, d'éprouver une satisfaction avec celles-ci, créant des objets psychiques dont l'évocation est porteuse de plaisir ; si un tel système objectal ne se développe pas suffisamment, l'excitation libidinale va s'investir sur d'autres supports, désincarnés ceux-là.

UN SYSTÈME ANTI-ÉMOTION

Je me rappelle une enfant qui avait été adoptée par quelqu'un de ma famille, la petite avait

10 mois, elle ne marchait pas mais elle tourbillonnait sur ses fesses. Elle tournait frénétiquement sur elle-même, elle s'auto-stimulait en somme. Mais son comportement ne renvoyait pas à un autoérotisme mais à tout autre chose, une autostimulation sensorielle et non pas érotique. C'était un investissement de la sensorialité mais privé de sensualité. Le terme d'auto sensualité employé par Frances Tustin à propos de tels enfants est de ce point de vue trop optimiste, la sensualité renvoie à la sexualité, laquelle est évitée dans ces situations, évitée ainsi que les affects qui l'accompagnent. On est un peu dans ce même registre de sensorialité pure, mais dans le domaine des idées, lorsqu'il s'agit du calcul de calendrier, ce sont là des idées froides qui sont en jeu, tout sauf des images, tout sauf des représentations, c'est justement une activité « anti-représentation », anti-affect, anti-émotion. C'est tout à fait étonnant de voir combien Nabokov décrit admirablement ce système anti-émotion.

Dans le roman de Nabokov, Loujine surinvestit le jeu d'échecs pour ne pas voir la liaison entre son père et sa tante, liaison qui est probablement la conséquence de la dépression de la mère de Loujine. Ici ce n'est pas tout à fait d'un refoulement qu'il s'agit en ce sens qu'il ne surinvestit pas une sorte d'histoire qui cacherait la dimension amoureuse et sexuelle des relations de son père, il ne les cache pas par un jeu de représentations. Un enfant qui aurait vaguement repéré des échanges un peu trop tendres entre son père et sa tante aurait sans doute bâti une histoire, il aurait inventé quelque chose, un scénario, un fantasme disons, un manteau de Japhet... Mais Loujine réprime plus qu'il ne refoule. C'est en effet un contre-investissement massif du jeu d'échecs qu'il met en place à ce moment-là, investissement qui est aussi une façon de s'approprier quelque chose de la puissance de son père. Et en même temps, Loujine, qui n'a pas vraiment de relation avec sa mère, perd la relation « maternelle » qui le lie à sa tante le jour où il comprend que son père couche avec elle.

Plus tard, il va y avoir une seconde perte terrible pour lui, c'est le jour où son rival aux échecs, Turati, le prive de sa « défense ». Loujine a passé des mois à élaborer une défense contre la ligne de jeu favorite de son adversaire, mais celui-ci opte pour une ligne de jeu qui n'a rien à voir, privant Loujine de son arme absolue échiquéenne. Loujine joue malgré tout très bien dans ce match mais, peu à peu, se décompense : l'objet qui organisait son psychisme - la défense qu'il avait élaborée - lui a été enlevé par son adversaire dès les premiers coups. Loujine se désorganise complètement à ce moment-là, s'effondre sur un mode délirant et il ne s'en remettra plus, il entre dans une espèce de système confusionnel sans fin.

Il n'est pas étonnant que ce Loujine soit complètement bloqué du côté amoureux. Il n'arrive pas à investir une femme, on imagine chez lui une sexualité strictement auto-sensorielle. Il y a un moment très curieux que Nabokov décrit très bien, c'est le moment où la jeune femme

qui tombe amoureuse de lui, sans doute touchée par le côté « enfant malheureux » de cet homme, s'approche de Loujine et le serre dans ses bras. Nabokov décrit la scène de telle façon que l'on comprend que Loujine éprouve un orgasme dans ce contact. Mais sans contenu psychique, éjaculation mécanique, expérience qui n'est visiblement pas partagée par elle. Cette scène traduit la sexualité extraordinairement inhibée et pauvre de Loujine, sexualité qui n'a pas connu un développement objectal mais qui se résume à une espèce de décharge réflexe.



Nabokov jouant aux échecs

LE DÉLIRE CHEZ L'ENFANT, UN JEU QUI NE S'ARRÊTE PAS

Tout le roman soulève donc la question du délire chez l'enfant. A ma connaissance, je n'ai jamais vu d'enfant délirant véritablement. Le délire chez l'enfant, c'est un jeu qui ne s'arrête pas. L'enfant joue, avec ses petits guerriers, avec ses fantasmes et quand on lui dit « viens prendre ton goûter », au lieu de se précipiter, il ne vient pas, il est prisonnier du jeu qui devient plus important que la réalité. C'est d'ailleurs ce que dit Nabokov de son personnage : « *le jeu d'échecs était devenu pour lui la réalité, et le reste n'était qu'un rêve* ». De la même manière, le délire chez l'enfant, c'est un jeu que l'on ne parvient plus à arrêter, qui ne peut s'arrêter tout seul.

Certains de ces enfants calculateurs de calendrier ou ayant développé un don extrême et précoce s'en sortent quand même. J'ai pu observer l'enfant d'un professeur de mathématiques qui était devenu calculateur de calendrier et, comme le père s'y était beaucoup intéressé, il a communiqué pas mal avec son fils autour de cela. Et le fils s'en est sorti et a fini par faire une licence de maths. Cela a été une psychose infantile, on pourrait dire « spontanément curable », avec ce surinvestissement anti-affectif du calcul de calendrier et qui a fini par évoluer favorablement parce que son père a établi une relation affective avec lui, certes parce qu'il l'aimait, mais aussi grâce à son intérêt pour ce mystère du calcul en base 7. Alors je crois que ce qui sauve les enfants prodiges aux échecs, par rapport à ceux qui ont surinvesti le calcul de calendrier, qui en général n'intéresse personne, c'est que les échecs intéressent beaucoup de gens et que l'on s'intéresse donc à l'enfant talentueux aux échecs en respectant son symptôme.

UNE MÈRE DÉPRIMÉE N'EST NI REPONSABLE, NI COUPABLE

Bettelheim a eu une théorie tout à fait simpliste de l'autisme, mais la façon dont il s'occupait des enfants était très élaborée et astucieuse. Se fondant sur son expérience des camps de concentration et sur la constatation des effets de la menace de mort permanente qui pesait sur les déportés, il avait imaginé que l'autisme se développait du fait de désirs de mort intenses des parents sur leur enfant. Il fallait donc, pour lui, séparer les enfants de leurs parents et leur offrir un environnement totalement bon. Son *Orthogenic school* cherchait à créer un tel environnement, et à faire en sorte que l'enfant se sente toujours compris. Si sa théorie de la genèse de l'autisme était positivement délirante, et terriblement culpabilisante, accusatrice même, pour les parents, l'attitude des soignants à l'égard des enfants était sensible, réfléchi et visait à la compréhension de conduites dont le sens était loin d'être évident. Un exemple me vient en tête. Bettelheim évoquait un enfant qui avait beaucoup de mal à établir des liens et qui avait un comportement très bizarre. Un jour, il quitte la salle de classe à reculons, ce qui déçoit l'éducatrice qui voit cela comme une régression. Bettelheim perçoit que cet enfant quitte la classe à reculons pour ne pas lâcher le contact avec son institutrice, c'est donc qu'il sort de son isolement, c'est donc un début de relation affective qui apparaît, relation qu'il ne veut pas lâcher. Les récits cliniques qui constituent l'essentiel de *La forteresse vide* de Bettelheim sont extraordinairement intéressants.

Il faut souligner qu'on ne peut pas s'occuper d'un enfant, et en particulier autiste, sans avoir une certaine relation avec lui, même si elle est très particulière et difficile à vivre. Les états autistiques sont en grand partie des troubles graves du développement des capacités

relationnelles de l'enfant. De ce point de vue, il est incompréhensible que l'on n'admette pas l'intérêt des psychothérapies issues de la psychanalyse pour les enfants autistes, psychothérapies qui visent précisément à rétablir l'espace des relations affectives chez ces enfants.

Il est très dommage que la conception de Bettelheim sur la genèse de l'autisme ait disqualifié tout ce qu'il a apporté dans l'approche thérapeutique elle-même. Les mères d'enfants autistes - ou présentant des « troubles du spectre autistique » — ne sont ni coupables ni responsables ; ce qui induit un autisme est bien mal connu et certainement polyfactoriel ; dans les cas où l'on peut penser que le rôle d'une défaillance profonde et précoce de l'environnement a favorisé l'instauration d'un cercle vicieux autistique, on observe souvent que des mères, aux capacités maternelles avérées, ont été victimes, au moment de la naissance ou très tôt après, d'une conjoncture affective incompatible avec un investissement maternel heureux, et laissées seules dans cette situation.

J'ai un souvenir de cet ordre : une femme que j'ai suivie en analyse, avait l'un de ses enfants autiste ; il était le quatrième enfant et avait été conçu comme l'enfant du bonheur familial, bâti après bien des vicissitudes. La veille de l'accouchement, la grand-mère de cette personne meurt brutalement. Or cette grand-mère était plus que cela. A l'âge de quatre ans environ sa petite fille avait d'abord perdu son père, mort d'une tuberculose pulmonaire alors que sa mère venait de s'apercevoir qu'elle était enceinte. Effrayée de sa solitude, cette mère était allée voir une « faiseuse d'anges » dont l'office s'était compliqué d'une septicémie dont elle était morte. L'enfant avait été placé à St Vincent de Paul où elle était restée quelques semaines, le temps que sa grand-mère, avec beaucoup de difficultés, ne la retrouve. La fillette était dans un état d'hospitalisme noir, ayant perdu son langage. Sa grand-mère l'avait sortie de son marasme et l'avait élevée.

Cette grand-mère n'était donc pas n'importe quelle bonne grand-mère. Alors que ma patiente aurait eu besoin que cette femme vienne la voir à la maternité, communique avec elle, pour lui apporter soutien et affection, elle la perd. Comment vivre simultanément un tel deuil et l'investissement passionné d'un nouveau-né ? Pour cette mère, il y avait une espèce d'incompatibilité entre le deuil et le fait de développer cette sorte de passion pour leur bébé que développent les jeunes mères. Personne n'est coupable, personne n'est responsable mais l'enfant s'est replié sur lui-même organisant un fonctionnement autistique. Il s'en est sorti grâce à une très bonne équipe de psychiatres et psychanalystes d'enfants comme on ne veut plus qu'il en existe, et grâce à un investissement affectif porteur de ses parents.

Une mère qui est dans un état mélancolique au moment de la naissance d'un enfant, n'en est pas responsable, elle ne l'a pas choisi, et elle n'a pas la possibilité de faire autrement.

S'il n'y a pas quelqu'un d'autre pour investir le bébé à ce moment-là, eh bien le bébé reste trop seul dans son berceau, il se met à se balancer voire ne communique pas. Il développe un surinvestissement de sa sensorialité, éventuellement même de la douleur, et s'enferme malgré lui. Cela ne veut pas dire que toutes les formes d'autisme se développent selon ce schéma.

Pour en revenir à Loujine, pour apprendre à jouer aux échecs, il faut quand même parler un peu. Il faut avoir développé un certain nombre de mécanismes intellectuels qui ne se développent pas si on ne parle pas, et si on n'a pas un certain nombre d'échanges avec la pensée des autres. Ce n'est donc pas d'un autisme primaire qu'il s'agit, c'est bien évident. Simplement on mesure combien ces enfants qui surinvestissent à ce point le jeu d'échecs le font sans doute à raison même de leurs difficultés à communiquer, à échanger, à élire des personnes comme objets d'amour.

Pour aller plus loin

La forteresse vide

Bruno Bettelheim

Folio, 1998

862 p. / 35,50 €

Le cas de Paul Morphy. Contribution à la psychologie du joueur d'échec

Ernest Jones

in *Essais de psychanalyse appliquée*,

Payot-Rivages, 1973

The Queen's Gambit (Le jeu de la dame)

Série télévisée, *Netflix*

Paul Denis

Psychiatre, Psychanalyste (SPP)